



De 'La Porteuse de pain' (1884) à l'Etmekçi Hatun' (1885). Un roman populaire français chez les Karamanlis

Aude Aylin de Tapia

► To cite this version:

Aude Aylin de Tapia. De 'La Porteuse de pain' (1884) à l'Etmekçi Hatun' (1885). Un roman populaire français chez les Karamanlis. Evangelia Balta. Cultural Encounters in the Turkish-Speaking Communities of the Late Ottoman Empire, 2014, Cultural Encounters in the Turkish-Speaking Communities of the Late Ottoman Empire. <hal-01733141>

HAL Id: hal-01733141

<https://hal.science/hal-01733141v1>

Submitted on 14 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

CULTURAL ENCOUNTERS IN THE TURKISH-SPEAKING COMMUNITIES OF THE LATE OTTOMAN EMPIRE

Edited by
EVANGELIA BALTA
with the contribution of
MEHMET ÖLMEZ



**THE ISIS PRESS
ISTANBUL**

DE LA PORTEUSE DE PAIN (1884) A L'ETMEKÇİ HATUN (1885), UN ROMAN POPULAIRE FRANÇAIS CHEZ LES KARAMANLIS

Aude Aylin de Tapia

Abstract

La Porteuse de Pain (1884-85) is one of the most famous serial novels of Xavier de Montépin, a very prolific French writer of 19th-century popular literature. After its French publication, the novel has been translated across Europe. In the Ottoman Empire, the first version appears in Greek (1885), then in Karamanli (1885), Armenian (1886) and Ottoman (1889) Turkish. This paper focuses on the Karamanli edition and tries to figure out if the *Ετμεκçi Χατούν* is an accurate translation or rather a literary, historical and cultural adaptation. For this purpose, a comparative study of the French and Karamanli texts is developed with some parallel observations concerning the Ottoman translation. The ways of translating various passages but also of transcribing, transliterating and explaining particular words are analyzed. In a second time, this study provides an opportunity to bring together and compare French and Karamanli readership.

Tout commence en 1861 quand Jacques Garaud, le contremaître d'une usine, tombe amoureux de Jeanne Fortier, une jeune veuve travaillant là comme concierge après la mort de son époux mécanicien lors de l'explosion d'une machine. Devant le refus de la jeune femme, Jacques incendie l'usine, tue le patron, Jules Labroue, et fait accuser Jeanne. Cette dernière, condamnée à perpétuité, s'évade mais après vingt ans d'emprisonnement, la vie à l'extérieur a bien changé. Son fils Georges est devenu avocat, sa fille Lucie, couturière. Jacques Garaud est devenu un riche industriel et veut marier sa fille à Lucien, le fils de Jules Labroue qu'il avait assassiné vingt ans plus tôt. Mais Lucien est fiancé à Lucie, la fille de Jeanne. Jeanne, tout juste évadée de prison, change d'identité, devient Maman Lison la « porteuse de pain » et est bien décidée à retrouver sa famille et le véritable criminel.

Voici l'histoire... de ce roman-feuilleton français écrit par Xavier de Montépin et publié quotidiennement entre le 15 juin 1884 et le 17 janvier 1885 dans le *Petit Journal*. À une époque où la démocratisation de la presse permet à un nouveau genre littéraire populaire de prospérer sous la forme de romans-

feuilletons, *La Porteuse de pain*, sans doute le plus grand succès de Montépin, devient rapidement en France un « bestseller » qui connaîtra de nombreuses rééditions et de multiples adaptations au théâtre puis sur les grands et petits écrans. Au-delà des frontières, dès son édition quotidienne dans le *Petit Journal*, le roman connaît un vif succès à travers l'Europe et fait l'objet de nombreuses traductions malgré la note « *Traduction et reproduction interdites* » présente sous plusieurs épisodes du feuilleton¹.

Xavier de Montépin, un auteur à succès dans l'Empire ottoman

Xavier de Montépin n'en est pas à son premier essai lorsqu'il publie les épisodes de *La porteuse de pain* dans le *Petit Journal*. Sa réputation de romancier populaire n'est plus à faire ni en France, ni en Europe. Quand les premières traductions de *La porteuse de pain* paraissent dans l'Empire ottoman au milieu des années 1880, Montépin y a déjà connu plusieurs succès. L'auteur de plus de 150 romans populaires français fait déjà partie des romanciers incontournables des littératures turques puisque, tous types d'alphabets confondus, il est l'auteur de 95 volumes² traduits en langues turques³.

Le premier roman de Montépin à être traduit en « langues turques » est *La Gitane* (publié en français dans les années 1860). Ce roman passé presque inaperçu en France va connaître un grand succès dans l'Empire ottoman: publié en 1876 en arméno-turc sous le titre *Çingene kızı*, le titre sera repris par l'édition ottomane en 1889 puis par l'édition karamanlie en 1894 (complété par le sous-titre « *Gayet meşhur feci ve meraklı roman olup* »)⁴. Le premier succès français de Montépin, *Les Filles de bronze* (1880) est à son tour rapidement

¹ Cette note est insérée sous le premier épisode (15 juin 1884) puis à plusieurs reprises au cours de la publication du feuilleton. Nous avons cependant compté plus d'une dizaine de traductions (italien, portugais, russe, grec, karamanli, arméno-turc, ottoman, ladino, arabe...) dont les plus précoces datent de 1884-85 et sont donc contemporaines de l'édition du feuilleton français dans le journal.

² Ce chiffre ne correspond pas au nombre de romans, mais au nombre de volumes édités et réédités dans les différents alphabets turcs. Il n'inclut pas les textes publiés dans les autres langues parlées dans l'Empire ottoman, en particulier le grec ou l'arménien, voir Cebe (2009) : 247. Les éditions en feuilleton parues dans les différents journaux turcs publiés dans l'Empire ne sont pas non plus comptabilisées.

³ Par langues turques, nous entendons ici le turc parlé dans l'Empire ottoman et écrit dans différents alphabets (arabe, grec, arménien, hébreu...). Il est possible de faire un parallèle avec la notion de « langue turquienne » employée en linguistique pour décrire le(s) turc(s) de Turquie par opposition aux « langues turquies » qui correspondent aux langues turques centrasiatiques. Sur l'emploi des notions "turquien" et "turquie", voir Deny (1955) et Bazin (1994).

⁴ L'édition karamanlie au format livre est précédée d'une édition en roman-feuilleton dans le journal *Anatoli* entre 1892 et 1894.

traduit et publié en arméno-turc (1880-81, réédition en 1891), puis en karamanli (1891), et en ottoman (1892) sous le titre commun *Tunçdan Kızlar*⁵. Vient ensuite le tour de *La Sirène* (1866) dont la traduction karamanlie est publiée au format livre en 1882 par Evangelinos Misaïlidis. *La Porteuse de pain* (1884) est d'abord traduit en karamanli (1885) et à peine un an plus tard en arméno-turc (1886), puis en ottoman (1889) et enfin en ladino (1895). Enfin, *Simone et Marie* (1883) paraît en arméno-turc en 1885 (réédition en 1887), en ottoman en 1889 puis en karamanli en 1890 et *Le Fiacre n°13* (1880) est traduit en karamanli en 1888 puis en ottoman en 1890 et enfin en arméno-turc en 1894. L'abondance de ces éditions témoigne du vif succès de Xavier de Montépin, l'auteur français le plus traduit dans l'Empire ottoman du XIX^e siècle, en particulier au sein des communautés chrétiennes arméniennes et orthodoxes turcophones. Il est intéressant de noter que ces romans ont généralement été introduits dans la littérature turque par le biais de la version arméno-turque avant d'être publiés en karamanli et en ottoman, voire en ladino. Quelques exceptions existent néanmoins puisque *La Sirène* ne semble avoir été publiée que dans sa version karamanlie tandis que *La Porteuse de pain* et *Le Fiacre n° 13* ont fait leur apparition dans la littérature turque avec la version karamanlie.

La primauté de la version karamanlie de *La Porteuse de pain* nous a incitées à étudier ce roman et à comparer la traduction karamanlie à la version française originale. Cependant, il ne s'agit pas de la première traduction du roman parue dans l'Empire ottoman. Avant d'être traduits en turc, dans l'un ou l'autre alphabet, les romans de Montépin ont tous fait l'objet d'une traduction grecque parfois publiée en feuilleton quotidien ou en plusieurs fascicules dans les journaux grecs de Constantinople avant d'être éditée en volumes par des imprimeurs (souvent à Smyrne). Ainsi la version grecque de *La Gitane* (*Ἡ Ἀθιγγανίς*) est publiée au format relié en 1868 (première édition en turc: 1876), celle de *La Sirène* (*Ἡ Σειρήν*) en 1880 (première édition turque en 1882), celles des *Filles de bronze* (*Αἱ Ὀρειχάλκιναι Κόραι*) et du *Fiacre n°13* (*Ἡ ἄμαξα ἀριθμὸς 13*) en 1881 (premières éditions turques respectivement en 1881 et 1888).

La Porteuse de pain paraît en grec sous le titre *Ἡ Ἀρτοπῶλις* et est publiée en feuilletons dans le journal *Konstantinoupolis* (*Κωνσταντινούπολις*) dès

⁵ Si le titre est commun aux éditions, l'orthographe varie selon les alphabets: translittéré en caractères latins, en arméno-turc, le titre est *Tucdan Kızlar*, en karamanli *Tutzdan kızlar*, en ottoman, *Tunçtan Kızlar*. Des variations orthographiques similaires sont visibles dans la plupart des titres des traductions. *La Porteuse de Pain*, *Etmekdçi Hatun* en karamanli devient *Etmekci Kadın* en ottoman.

1884, presque simultanément avec la publication de l'original dans le *Petit Journal*. Cette version grecque sera ensuite éditée à Smyrne en 1886 puis rééditée à Athènes en 1887. Il est donc fort plausible que la traduction karamanlie (1885) ait été effectuée à partir du texte du feuilleton publié dans le *Konstantinoupolis*. N'ayant pas eu accès à la traduction en grec du feuilleton, il nous est impossible de comparer les textes français, grec et karamanli. L'étude comparée du texte français et de la traduction karamanlie apportera néanmoins quelques pistes de réflexion à ce sujet. Certains éléments de comparaison avec l'édition ottomane de 1889 seront aussi introduits afin d'essayer de comprendre les processus de traduction adoptés au sein de la littérature traduite en langues turques. Il ne s'agira cependant que d'une première approche car il serait nécessaire, pour une analyse plus poussée, d'ajouter à cette étude comparée l'édition turco-arménienne de 1886.

La comparaison du texte français et du texte karamanli sera aussi l'occasion de faire se rencontrer deux publics: les lecteurs français et les lecteurs karamanlis. En ce sens, les travaux effectués dans le cadre de l'étude du genre populaire et de son public dans la France du XIX^e siècle permettront de proposer quelques idées concernant le lectorat karamanli. Pour ce faire, les recherches d'Anne-Marie Thiesse sur la littérature populaire française de cette époque seront mises à contribution⁶.

Éditions et formats

La Porteuse de pain, dans sa version française, se présente sous la forme d'un roman-feuilleton. Le texte est organisé en deux parties, subdivisées en chapitres (91 chapitres pour la première partie et 108 chapitres pour la deuxième)⁷. Il n'y a aucune illustration pour accompagner les épisodes⁸. Au fil

⁶ L'ouvrage d'Anne-Marie Thiesse sur la littérature populaire en France au XIX^e-XIX^e siècles, qui comprend une étude détaillée de la version originale de *La Porteuse de pain* et de sa réception en France et des témoignages de lecteurs, est la principale référence utilisée pour étudier le lectorat français. Voir Thiesse (2000). Pour permettre la comparaison, le lectorat karamanli sera étudié à travers les publications karamanlies et des témoignages des Archives de la tradition orale du Centre d'Études d'Asie Mineure (Athènes).

⁷ Le roman, dans sa version française, s'étend sur un total de 199 chapitres mais chaque feuillet ne correspond pas systématiquement à un chapitre. Certains chapitres se terminent ou commencent au milieu d'un feuillet. Par exemple, la première partie se termine le 18 septembre 1884 et la deuxième partie commence le même jour.

⁸ Le *Petit Journal* n'est pas un quotidien illustré. En revanche, à partir de 1884, un supplément (*Le Journal illustré*) est publié tous les dimanches et donne à voir aux lecteurs des illustrations des romans-feuilletons en cours dans le *Petit Journal*. Entre le 15 juin 1884 et le 17 janvier 1885, on y trouve plusieurs illustrations de *La Porteuse de pain*.

de sa publication journalière, une édition en trois volumes paraît. Chaque volume porte alors un sous-titre distinct: I) « L'incendiaire » (1884), II) « Les Métamorphoses d'Ovide » (1884), III) « Maman Lison » (1885). L'organisation en chapitres y est maintenue mais ces derniers ne sont pas numérotés de la même manière que dans l'édition en feuilletons. Par exemple, les chapitres 29-30 du roman-feuilleton sont regroupés dans le chapitre 28 de l'édition reliée et la numérotation de chaque volume recommence au chapitre 1. Exception faite de ces différences mineures, l'édition en volumes est une reproduction à l'identique du texte publié dans le *Petit Journal*.

La première édition grecque publiée dans le journal *Konstantinoupolis* suit la disposition du feuilleton français puisqu'elle est composée de deux parties. Les rééditions grecques au format livre continuent à suivre ce format en deux volumes. En revanche, la traduction karamanlie est publiée en trois volumes et chaque volume possède un sous-titre correspondant aux sous-titres de trois volumes de l'édition reliée française: I. « Harik » (L'incendie), II. « Ovidiosun tebdilatı aşkale », III. « Valide Lizon » (Mère Lison). Néanmoins, le second volume ne commence pas exactement au même moment que dans la version française, de même que les débuts et fins de chapitres ne correspondent pas. Chaque volume (*fasıl*) compte entre 66 et 67 chapitres et est divisé en 2 tomes (*cild*). Le début de chaque *cild* pair est précédé d'une page de titre permettant de marquer une séparation au milieu de chaque volume. Enfin, la publication karamanlie contient toute une série d'additions extérieures au texte: une préface (*Mukaddeme*, p.5-6) au début du premier volume, des remerciements à la fin du troisième tome (*Teşekkürname*, p.764), quelques notes de bas de page tout au long du texte et, à la fin du roman, une « réflexion » (*Mülâhazat*, p.1469-1472) suivie de la liste des premiers souscripteurs. Ces ajouts sont signés par le traducteur. La pagination des trois volumes se succède de 1 à 1482.

L'édition ottomane suit la même organisation en trois volumes portant les mêmes titres que ceux de la version karamanlie mais utilisant un vocabulaire différent (Tableau 1). L'ensemble des volumes est paginé de 1 à 636 et le roman est rythmé par des chapitres qui correspondent exactement aux chapitres de la version karamanlie (excepté à la fin du volume II où un décalage d'un chapitre apparaît dans les dernières dizaines de pages). Contrairement à l'édition karamanlie, il n'y a pas de sous-division en tomes. De plus, excepté un très court texte introductif sur la page de couverture⁹, le traducteur n'a fait aucune addition au texte.

⁹ À propos de l'introduction d'Ahmed Ihsan, voir Strauss (2010) : 179.

Tableau 1. Les éditions française, grecque, karamanlie et ottomane de *La Porteuse de pain*.

« La Porteuse de pain », <i>Le Petit Journal</i> , 1884-85	« Η Αρτοπώλις », <i>Konstantinoupolis</i> (grec) 1884-85	<i>La Porteuse de Pain</i> , livre (français) 1884-85	<i>Etmekçi Hatun</i> , (karamanli) 1885	<i>Etmekçi Kadın</i> , (ottoman) 1889
Partie I (1884)	Tomos I (1884)	Vol. I. « L'incendiaire »	Fasıl I. Cilt 1. « Harik »	Birinci Kısım. « Kundakçı »
I- Chap.1 (15 juin)		p.5. Chap. 1	Cilt 1. p.7 - Chap.1	p.3 – Chap. 1
I-§30 (14 juillet)		p.119	C1. p.224 - 28	p.86 – 28
			Fasıl I. Cilt 2	
I-30-31 (15 juillet)		p.121	C2.p. 226 – 29	p.89 – 29
I-65-66 (21 août)		p.248	C2 p.509 – 66	p.198 – 66
			Fasıl II. Cilt 3, "Ovidiosun tebdilatı aşkali"	İkinci Kısım "Oviddeki Tebdilat"
I-67 (22 août)		p.251 – 18	C3 p.517 - Chap. 1	p.202 – Chap. 1
		Volume II. « Les Métamorphoses d'Ovide »		
I-69 (25 août)		p.255 – Chap.1	C3. p.521 – Chap. 1 (suite)	p. 205 – Chap 1 (suite)
I-91 (17 septembre)		p.337 – 5	C3. p.711 – 25	p.279 – Chap.25
Partie II (1884-85)	Tomos Deuterios (1884)			
II- 1 (18 septembre)		p.339	C3. p.713 – 26	p.282 – 26
II-36 (29 octobre)		p.455	C3. p .765 – 32	p.292 – 32
			Fasıl II. Cilt 4	
II-37-38 (30 octobre)		p.455-56	C4 p. 767-33	p.304 – 33
II- 40-41(2 novembre)		p.464 – 14	C4 p. 975-67	p. 405 – 66
		Volume III. « Maman Lison »	Fasıl III. Cilt 5, « Valide Lizon »	Üçüncü Kısım « Valide Lizon »
II-41-42 (3 novembre)		p.470 – Chap.1	C5 p.993 – Chap.1	p.411 – Chap.1
II-67-68 (1		p.547	C5 p.1180 – 34	p.520 – 33

décembre)				
			Fasıl III. Cilt 6	
II- 75-76 (9 décembre)		p.568	C6 p.1237 – 35	p.526 – 35
II-108 (17 janvier)		p.657 – 17	C6. p.1460 –67	p.630 – 67

Les traducteurs

L'édition karamanlie paraît moins d'un an après la parution du dernier épisode du feuilleton dans le *Petit Journal* et de sa traduction grecque dans le journal *Konstantinoupolis*. Le texte karamanli est publié à Istanbul par l'Imprimerie Sotiriadis (volumes I et II) puis par l'Imprimerie N. Kefalidis (volume III). Avec le changement d'imprimerie apparaît un changement dans l'orthographe du titre puisque, sur la couverture, « Ετμεκδζι » devient « Ετμεκτζι »¹⁰. La traduction est le fruit du travail d'Ilias K. Emmanouilidis présenté sur la couverture de chacun des trois volumes comme le « traducteur du français au turc » (*Fransızcadan türkceye mütercem olarak*).

Peu d'informations sont disponibles au sujet d'Emmanouilidis, si ce n'est qu'il était originaire de Niğde, vivait à Istanbul, était médecin et auteur de différents textes courts en karamanli, dans le *Mikrasiatikon Himerologion* « *Ho Astir* » de 1913 et surtout d'une méthode de grec pour les chrétiens orthodoxes turcophones (1885)¹¹. Emmanouilidis, chrétien turcophone, savait donc parfaitement le grec. Il est de ce fait très probable qu'il ait utilisé la traduction grecque facilement accessible à Istanbul dans le journal *Konstantinoupolis*. Néanmoins, étant «docteur», on peut supposer qu'en raison de son niveau d'études, il devait aussi avoir une bonne connaissance du français, principale langue d'érudition et d'instruction dans l'Empire ottoman du XIX^e siècle (en particulier dans des domaines comme la médecine). De plus, le format de la publication karamanlie ne correspond pas à celui du roman-feuilleton publié dans *Konstantinoupolis* (en deux parties) mais bien à celui de l'édition reliée française de 1885 (en trois volumes possédant des sous-titres indépendants). Cela laisse à penser que le traducteur a pu travailler à partir du texte grec tout en ayant eu accès aux volumes de la version française.

¹⁰ Ce changement ne concerne que les pages de couverture et de titre des tomes 5 et 6. Dans la réflexion finale, Emmanouilidis continue à orthographier le mot «Ετμεκδζι».

¹¹ «Kabiristanda nutk», «Anatolide mearifin muhafazası», in *Mikrasiatikon Himerologion* « *Ho Astir* » 1913: p. 263-268 (portrait d'Emmanouilidis p. 155), Istanbul: 1912; *Nea Methodos. Usuli cedit yani Ellinika lisanını yazmak, anlamak ve söylemek için usul*, Istanbul: 1885.

Quant à l'édition ottomane, elle paraît plusieurs années plus tard en 1889 et est le fruit du travail d'Ahmed Ihsan (Tokgöz) (1868-1942). Ce dernier est un spécialiste de la traduction puisqu'il a travaillé dans différents services de traduction de l'État ottoman dès 1887. La même année que *La Porteuse de pain* (1306/1889), il publie sept autres traductions de romans français¹². Ce traducteur-écrivain-journaliste-éditeur traduit en ottoman des romans français mais est aussi capable de lire et d'écrire en arméno-turc puisqu'il travaille en 1886 pour la revue arméno-turque de Diran Kélékian, *Cihan*, avant de se lancer dans l'imprimerie et l'édition en 1890 en ouvrant une maison d'édition. Dès 1896, il commence la publication de la revue hebdomadaire *Servet-i finun*. Contrairement à Emmanouilidis, il est certain qu'Ahmed Ihsan savait parfaitement le français. Néanmoins, sa connaissance de l'arméno-turc peut inciter à penser qu'il a aussi lu, voire s'est inspiré de la traduction arméno-turque de *La Porteuse de pain* lorsqu'il a travaillé à la préparation du texte ottoman¹³. Comme le note Johann Strauss, Ahmed Ihsan était conscient de l'existence des précédentes traductions publiées dans l'Empire ottoman¹⁴. Il est donc fort plausible qu'il ait eu accès à la traduction arméno-turque et peut-être à la version karamanlie d'Emmanouilidis.

Traduire et publier un roman à succès: une rapidité prodigieuse d'exécution

Le calendrier de parution des éditions grecque et karamanlie surprend par sa promptitude. L'ensemble des volumes de l'édition karamanlie porte la même date de publication (1885). Le roman-feuilleton français se termine le 17 janvier 1885 et le troisième volume de l'édition reliée est publié dans le courant de l'année 1885, sans doute peu de temps après la fin du feuilleton. La version grecque du feuilleton paraît avec un léger décalage dans le temps. Cela laisse imaginer l'impressionnante rapidité d'exécution de la traduction karamanlie (rappelons que le roman s'écoule sur plus de 1460 pages dans sa version karamanlie). Ainsi, Emmanouilidis a sans doute traduit les épisodes du feuilleton au fil de leur parution dans les journaux français et grec. Néanmoins, la date d'autorisation de publication (*ruhsat*) délivrée par le Ministère de l'instruction (*Maarif Nezareti*), le 4 *Rebiulahir* 1302 (21 janvier 1885) reste

¹² En 1306/1888-89, Ahmed Ihsan publie sept autres traductions de romans français dont deux des plus célèbres œuvres de Jules Verne (*Seksen Günde Devr-i Âlem / Le tour du monde en 80 jours* et *Gizli Ada / L'île mystérieuse*). Au total, il est le traducteur de plus d'une trentaine de romans français. Ebüzziya, (1988) : 94-95.

¹³ Strauss (1994) : 133.

¹⁴ Strauss (2010) : 179.

surprenante puisqu'elle suit de seulement quatre jours la fin du feuilleton dans le *Petit Journal*.

Selon la réglementation de 1857 portant sur l'imprimerie (*Matbaa Nizamnamesi*), en vigueur jusqu'en 1888, les éditeurs devaient effectuer une demande au Ministère de l'éducation qui délivrait (ou non) une autorisation après avoir vérifié le contenu du texte. Il fallait donc qu'une copie du texte entier soit soumise à l'administration. Cela incite à poser la question de la procédure de délivrance d'autorisation pour les œuvres traduites successivement dans différentes langues (ou différents alphabets) sur le territoire ottoman. La traduction ottomane qui paraît plusieurs années plus tard porte par exemple la mention de l'autorisation délivrée par le ministère mais pas de date spécifique de délivrance. Est-ce à dire que l'autorisation donnée pour la première édition d'un roman sur le territoire ottoman est valable pour l'ensemble des versions suivantes, quel que soit la graphie ou la langue? Peut-on expliquer le cours délai entre la date de fin du feuilleton et la date d'autorisation de la publication karamanlie par le fait que le texte n'est pas inédit mais est une traduction d'un texte déjà disponible et autorisé dans l'Empire ottoman ? Pour répondre à ces questions, il faudrait pouvoir vérifier la couverture de l'édition arméno-turque mais aussi comparer le cas de ce roman avec d'autres ouvrages européens traduits et parus sous différentes formes dans l'Empire ottoman.

Du texte original aux traductions

Au-delà du format général de chaque édition, il est nécessaire d'analyser les similarités et les différences entre le texte original en français et sa traduction karamanlie. Le travail de traduction demande une grande minutie qui doit trouver sa place entre fidélité au texte original et adaptation à la langue et au public cibles. Ce n'est pas simplement une réécriture, c'est une écriture à part entière. La fidélité au texte original ne doit pas empêcher la fluidité de la langue dans le texte traduit et en même temps, l'adaptation ne doit pas faire disparaître l'intention et le style originaux. En ce sens, la traduction karamanlie de *La Porteuse de pain* peut être considérée comme une traduction fidèle bien qu'elle comprenne un certain nombre d'adaptations et de simplifications. Comparée à la traduction ottomane, elle apparaît parfois comme plus précise, parfois comme plus simplifiée. Emmanouilidis a suivi deux modes de traduction selon la forme du discours : d'une part, les parties de discours direct (des dialogues ou des monologues qui composent la majeure partie du roman) traduites de manière assez fidèle et d'autre part, les parties descriptives où le traducteur s'est permis des adaptations et surtout des suppressions et

simplifications importantes¹⁵. Pour permettre une comparaison, dans les exemples qui suivent, la traduction ottomane est présentée en regard.

Exemples de passages au discours direct

Dans le court monologue présenté ci-dessous dans sa version trilingue, la ressemblance entre le texte original et la traduction karamanlie est évidente. Le discours direct est reproduit à l'identique, presque mot à mot. La symétrie de la ponctuation est aussi flagrante : les points de suspension, les points d'exclamation, voire même les doubles points d'exclamation sont reproduits à l'identique. La traduction ottomane est quant à elle plus courte et simplifiée. Avec ces trois versions mises côte à côte, la fidélité de la traduction karamanli qui propose un équivalent pour chaque adjectif est nettement visible, tandis que le texte ottoman semble beaucoup plus résumé.

Texte français	Texte karamanli	Texte ottoman
<p>Oh maintenant je n'ai plus peur ! – Mon rêve ne savait ce qu'il disait !! – mademoiselle Mary est charmante, bonne, douce, bienveillante, affectueuse...enfin elle a toutes les qualités, et le père d'une telle fille ne peut être qu'un homme excellent – Non ! non ! Je n'ai plus peur !! (21/08/1884)</p>	<p>Oh ! şimdi gayrı korkum def oldu. Rüyam ne yaptığı bilmeyor imiş !! Madmoazel Mairi tatlı, halim, rahim-ül mizac, ve salih-ül kalb bir kızdır. Hulesaî makal bütün ahlakı memduhe ile dolu bir kızdır, böyle bir kızın pederi dahi elbette salih ve çok <u>eyü</u> bir kimse olacak ! Yok ! Yok ! Gayri korkum gitdi !! (p. 508)</p>	<p>Oh! Artık korkmam! Rüyam saçmaymış. Madmuazel Mari çok iyi bir kızdır, öyle bir kızın babası da mutlaka iyi bir adam olur. Artık korkmuyorum! (p. 197-198)</p>

Cependant, la fidélité des traductions au texte original varie selon les extraits étudiés. Dans le dialogue qui suit – un des passages-clés de l'histoire où l'émotion est à son comble – on voit tout d'abord que la ponctuation, dans le texte karamanli, n'est pas toujours calquée de manière si précise. Montépin fait un grand usage des points de suspension et des tirets. La traduction karamanlie est plus sobre à ce sujet. Néanmoins, le dialogue reste proche du texte original malgré quelques suppressions. Les courtes indications sur le ton de voix, la

¹⁵ Le roman populaire français donne une large place au discours direct, qu'il s'agisse de dialogues ou de monologues. Le lecteur, en lisant le roman, doit se sentir au théâtre, avoir l'impression d'écouter les personnages (*La Porteuse de pain* a d'ailleurs été adaptée pour le théâtre par Montépin lui-même et a connu un franc succès sur les planches). Il n'y a par conséquent aucune forme de discours rapporté et très peu de texte descriptif. Les rares descriptions permettent de dresser le décor ou de donner les informations nécessaires pour imaginer les personnages, tant sur le plan physique que sur le plan psychologique.

gestuelle, l'état psychologique ou émotif des personnages qui entourent les passages au discours direct sont souvent raccourcis, voire disparaissent dans la traduction.

Texte français	Texte karamanli	Texte ottoman
<p>- <i>Au nom de la loi et agissant en vertu d'un mandat régulier, je vous arrête.</i></p> <p>- <i>Et bien ! Arrêtez-moi !! – fit Jeanne avec exaltation.</i></p> <p>[Qu'on me conduise en prison ! Qu'on me juge ! Qu'on me condamne !]¹⁶ <i>On peut m'envoyer à la guillotine, on ne m'empêchera pas d'être innocente !!</i></p> <p>- <i>Maman... maman... - répétait le petit Georges tout effaré.</i></p> <p>[Le brigadier de gendarmerie se tourne vers ses hommes]</p> <p>- <i>Mettez-lui les menottes – ordonna-t-il.</i></p> <p>Jeanne sentit un frisson courir sur sa chair.</p> <p>- <i>Les menottes... - répéta-t-elle d'une voix étranglée, en reculant. – Oh non !! non !! je ne veux pas !!</i></p> <p>- <i>Ne résistez point mon enfant, je vous en prie ! ... - fit le curé - [Résignez-vous en chrétienne...] Obéissez à la loi...</i></p> <p>La malheureuse femme baissa la tête et tendit les mains.</p> <p>- <i>C'est fait... - En route maintenant ! – commanda le brigadier.</i></p> <p>Georges s'était pendu aux mains enchaînées de la</p>	<p>- <i>Nomosun ismiyle ve ihzar tezkiresinin kuvveti ile sizi tutuyorum.</i></p> <p>- <i>Tutun!</i> dedi Ioanna, <i>haps itsinler !</i></p> <p><i>Başım kestirebilirler, lakin suçsuzluğumu kimse elimden alamaz.</i></p> <p>- <i>Mama, mama çağırırیدی çocuk korkarak.</i></p> <p>- <i>Ellerini kelepçeleyin, dedi zabita meemuri?</i></p> <p>- <i>Ioannanın etleri ürpererek, Kelepçemi! Oh yok... yok... kelepçe istemem!</i></p> <p>- <i>Karşı koymayın, kızım, rica iderim dedi Papas.</i></p> <p><i>Nomosa itaat edin.</i></p> <p><i>Biçare hatun başını eğdi ellerini uzatdı.</i></p> <p>- <i>Oldu. Yürü, şimdi, dedi Zabita Meemuri.</i></p> <p>Georgios validesinin ellerindeki zencire assılır</p>	<p>- <i>Tevkifnamemiz mucibince kanun nâmına size tevkif ederim!</i> dedi.</p> <p>Jan şiddetle cevaben:</p> <p>- <i>Pek âla. Beni tevkif ediniz! Mahbese atınız! Mahkum ediniz!...</i></p> <p><i>İdam ediniz! Beni yine mâsum olmakdan kotaramazsınız â?</i></p> <p>Jorj kemal-i havifle - <i>Anneciğim! Anneciğim!</i> diye bağırmaya başladı.</p> <p>Jandarma mülazimi maiyeti memurlarına dönerek</p> <p>- <i>Bilekceyi takınız!</i></p> <p>Jan titredi :</p> <p>- <i>Bilekce mi? Ah! Hayır! Hayır! İstemem!</i></p> <p>Papaz – <i>Evladım rica iderim, mukavemet etmeyiniz!... mütavaat gösteriniz!... Kanuna tabi olunuz.</i></p> <p>Zavallı kadın başını eğdi, ellerini uzatdı.</p> <p>Jandarma memuru – <i>Bu da oldu. Arş bakalım!</i></p> <p>Jorj validesinin ellerine asılmış idi. Çocuk diyordu ki :</p>

¹⁶ Les passages entre crochets dans le texte français sont inexistantes dans le texte karamanli. De même, les parties en gras dans le texte ottoman n'apparaissent pas dans le texte karamanli.

<p>prisonnière - Reste, petite mère...- criaient- il - Reste, j'ai peur... - Ne pleure pas, mon enfant, - lui dit Jeanne – Viens ! ... Dieu nous protégera... - Je ne veux pas qu'on t'emmène - Viens... - Votre enfant ne peut vous suivre... – interrompit le brigadier. - Vous me séparez de mon fils !...- [bégaya Jeanne avec une stupeur épouvantée]. - [Je le dois...] – l'ordre d'arrestation ne concerne que vous. [Jeanne Fortier... - il n'est question d'aucun enfant. Par conséquent] la femme en prison, l'enfant à l'hospice, [en attendant des ordres supérieurs. Jeanne devint pâle comme une morte.] - À l'hospice, mon enfant !... [-fit-elle d'une voix à peine distincte.] – Non, non, vous ne ferez pas cela. Georges répétait - Reste petite mère... - Je ne veux pas [- poursuivit la prisonnière en se débattant au milieu des gendarmes qui cherchaient à l'entraîner -] je ne veux pas qu'on me sépare de mon fils. [Elle ajouta, en tendant vers le prêtre ses mains supplantes,] par pitié intercédez pour moi ! – Dites-leur que c'est impossible... qu'on ne peut pas me séparer de mon fils.</p>	<p>idi. - Gitme valideciğim, gitme ben korkuyorum. - Ağleme çocuğum, dedi Ioanna, gel Allah bize muavenet idecektir. - Seni götürmesinler, istemem. - Gel, - Çocuğunuz sizin ile beraber gelmek olmaz dedi meemur. - Çocuğumdan beni aıracakmışınız. - Bize emir yalnız seni tutmak içündür şimdilik sen mahbese çocuk dahi Öksüzhaneye gidecektir. - Çocuğum oksüzhaneye, haîr, haîr bunu yapmayınız. Georgios tekrar tekrar « Gitme valideciğim, deyü ağleyerek çağırırdı. - İstemem, istemem, çocuğumu benden aırmayınız. Pappas efendi Allahın hatresi için, merhamet idin, tevassut eileyin, deyiniz bunlaraki çocuğumu benden aırmasınlar, tehammül</p>	<p>- Valideciğim burada kal. Korkuyorum... Gitme... Jan - Evladım... ağlama... beraber gel, Cenab-ı Hak bize imdad ve muavenet eyler! - Ben sizin gitdiğinizi istemiyorum. - Gel... Jandarma – oğlunuz bizimle beraber gelemeyiz!... Jan – (dehşetle) Siz beni evladımdan ayıracakmışınız? - Öyle olacak; tevkifname size râcidir. çocuk hakkında söz yok. Binaenaleyh siz mahbese çocuk yetimhaneye ilka olunur; sonra icabına baksınlar, Jan fevkalâde sarardı: - Evladım yetimhaneyemi gidecek? Hayır! Hayır! Siz bunu yapmıyacaksınız! Jorj diyordu ki : - Anneciğim. Gitme, burada kal. Jan kendini götürmek isteyen jandarmaların arasında tepinerek: - Hayır! Hayır! Evladımdan ayrılmak istemem! diye bağırdı! Papaza doğru birbirine zincirbend ellerini uzatarak tavr-ı istirhamkârane ile dedi ki: - Papaz efendi, merhamet ediniz lutf ediniz de rica eyliyeniz ! Benim için evladımdan cüda olmak gayr-i mümkindirBurasını şu</p>
---	---	---

<p>- Obéissez à la loi, pauvre femme, répéta l'abbé Laugier, - et ne craignez rien pour votre enfant – il n'ira point à l'hospice...- Je le garderai près de moi et le sachant en main sûres, vous serez tranquille.</p> <p>13.07.1884</p>	<p><i>idemem.</i> - <i>Nomosa itaat eile; zevallı hatun dedi, tekrar papaz. Çocuğu benim yanımda alkoyacağım, rahat olunuz.</i></p> <p>p. 222</p>	<p><i>adamlara anlatınız!</i> Rahip dedi ki : - <i>Zavallı kadın, kanuna itaat et! Evladınız için aslâ endişenak olmayınız! Çocuk yetimhaneye gitmez! Benim yanımda kalacak. Taht-ı himayemde olduğunu öğrendiniz. Artık muztarıb olmazsınız.</i></p> <p>p. 90-91</p>
--	---	---

Dans la version karamanlie, on remarque qu'une grande partie des passages supprimés sont des propositions incises (exemple : *bégaya Jeanne avec une stupeur épouvantée ou poursuivit la prisonnière en se débattant au milieu des gendarmes qui cherchaient à l'entraîner*) ou des phrases indépendantes courtes (exemple : *Le brigadier de gendarmerie se tourne vers ses hommes* ou *Jeanne devint pâle comme une morte*), sorte de didascalies qui permettent de préciser l'interlocuteur et les modalités ou circonstances de l'élocution. Au-delà des passages supprimés dans la traduction, l'ensemble de l'extrait montre une réelle proximité entre le texte français et le texte karamanli. La traduction de l'expression *Jeanne sentit un frisson courir sur sa chair* par *Ioannanın etleri ürpererek* ou encore *À l'hospice, mon enfant !...– Non, non, vous ne ferez pas cela* par *Çocuğum oksüzhaneye, haır, haır bunu yapmayınız* en sont de bons exemples. Contrairement à l'extrait précédent, la traduction ottomane est ici plus fidèle au texte français. On y retrouve en particulier un certain nombre de ces « didascalies » qui avaient été supprimées dans la traduction karamanlie (par exemple : *Jandarma maiyeti memurlarına dönerek* ou encore *Jan kendini götürmek isteyen jandarmaların arasında tepinerek*). On notera aussi que le vocabulaire du texte karamanli et celui du texte ottoman varie assez largement dans le choix des noms, adjectifs et verbes utilisés (par exemple: *çocuk/evlad; kelepçe/bilekçe; ihzar tezkiresi/tevkifname; nomos/kanun*¹⁷; *biçare/zavallı; zabita/jandarma; öksüzhaneye/yetimhane...*)

Exemple de passages descriptifs

La traduction des passages purement descriptifs est quant à elle beaucoup plus courte que la version originale, qu'il s'agisse de la traduction karamanlie ou ottomane. Certains passages, parfois des phrases ou des paragraphes entiers,

¹⁷ Dans le texte karamanli, on voit ici un des rares termes grecs utilisés dans le roman. À propos du vocabulaire grec dans le texte karamanli, voir la conclusion de cette étude.

ont disparu tandis que d'autres sont plus proches de l'adaptation, voire du résumé, que de la traduction. La description du personnage de Jacques Garaud dans les premières pages du roman (sans doute le plus long passage descriptif des 1400 pages) est présentée ci-dessous. Lorsqu'on compare les deux traductions, on voit néanmoins que les passages supprimés ne sont pas systématiquement les mêmes.

Texte français	Texte karamanli	Texte ottoman
<p>Le contremaître était un homme de trente ans environ; [ce qu'on appelle dans le langage populaire] un beau gars ; un solide gaillard, bien bâti, [bien campé, bien musclé, un véritable type de souplesse et de vigueur. Ses traits manquaient de distinction, quoiqu'ils fussent d'une grande régularité.] Son regard exprimait l'intelligence, mais non la franchise.</p> <p>[Sa lèvre inférieure épaisse dénotait un tempérament sensuel et des passions violentes.]</p> <p>Sa chevelure épaisse, coupée court et d'une teinte rouge très foncée, donnait quelque chose de dur [et parfois de cruel] à l'ensemble de son visage.</p> <p>Garaud était un ouvrier mécanicien de premier ordre, et de plus très exact, très consciencieux dans son travail, monsieur Labroue avait voulu se l'attacher sérieusement.</p> <p>Depuis six ans il appartenait à l'usine en qualité de contremaître. Le patron, [- qui était un inventeur en même temps qu'un industriel, -] ne dédaignait point de le consulter à</p>	<p>Karo otuz sininde olup güzel gayet dinç ve birenc bir deli kanlı olup,</p> <p>Gözlerinden akıl ve fitneengiz bir zar olduğu ıspat olunur isede hulus kalpli bir kimse olmadığını anlaşılır idi.</p> <p>Saç sık ve sar, güzel daranmış isede suretine sert tabiat olduğunu ızhar ider idi.</p> <p>Birinci sınıftan makinis[t] olup işine dikkat ve itina eîler olduğundan, Mussiu Lavrou buna kesbi muhabbet itmişidi,</p> <p>ve altı seneden berü fabrikade nazır taayin olup, ve makinist fenninde meharat olduğundan çok defaler Mösyö Lavrou bunun reyini sual ider ve zuumlarını kabule şayan görüridi.</p>	<p>Jak otuz yaşlarında güçlü kuvvetli, iriyarı bir adamdır,</p> <p>yüzünde epeyce âsar-ı zekâ vardır. Fakat dikkatlice atf-ı nazar-ı dikkat olunursa pek o kadar doğru özlü bulunamaz.</p> <p>Alt dudağının kalınlığı mütehassis, şedid bir mizaca malik olduğuna delildir.</p> <p>Kırmızı, kısa saçları vechinin hey'et-i mecmuasına iras-ı şiddet eyler.</p> <p>Jak çalışkan, mahir bir amele olduğu için fabrika sahibi mösyö Labruyu, merkumu kendine bend eylemiştir.</p> <p>Tamam altı senedir fabrikada işbaşılık eder. Erbab-ı ihtira ve san'atdan olan fabrika sahibi mösyö Labru her cihetce iş başıyla istişare eyler. Vâkıa Janın sanatı hakkında olan efkâr ve</p>

<p>l'occasion et s'en trouvait bien.</p> <p>[Jacques avait des idées ingénieuses, et ce qui valait mieux, des idées pratiques.]</p> <p>Avec quelques capitaux à sa disposition, il pouvait et devait arriver à une situation considérable ; malheureusement les capitaux manquaient.</p> <p>Jacques connaissait ses dispositions naturelles, ses aptitudes, et souvent, pour les développer plus encore, il consacrait une partie de ses nuits à l'étude des livres spéciaux.</p> <p>[Des rêves d'ambition fiévreuse le hantaient.]</p> <p>Il se disait qu'il ne végéterait pas toujours sans doute, et qu'une occasion se présenterait tôt ou tard de voler de ses propres ailes et de prendre sa place au soleil... - une large place.</p> <p>(17-18/06/1884)</p>	<p>Iakovosun makinistlik fennine meili çok olduğundan çok giceler fenne mahsus kitaplar mutalaası ile geşt ü güzâr ideridi</p> <p>Ve terfii mesnet itmeye hahişkar olarak çok şeiler tefekkür ider isede sermayeden mahrum olup maksadına gayet teesüf ideridi.</p> <p>Lakin umudunu selp itmeyerek elbet bir gün olur maksadına vasıl ve o büyük arzularına terfi ideceğim deyi kendi kendine müteselli oluridi.</p> <p>(p.26)</p>	<p>tasavvuratı şayan-ı istifadedir.</p> <p>Adamcağızın sermayesi olsa pek ileri gidebilir ama işte elinde o yokdur</p> <p>Jak mütalâayı da sever, âlelhusus fenn-i mihanikîye aid kütüb-i fenniye pek hoşuna gider, geceleri çok zamanını kütüb-i mezkûrenin mütalâasına hasr eylemek mu'tadıdır.</p> <p>Hırs ve tama'ı da ziyadecedir.</p> <p>Kendi kendine der ki :</p> <p>- Bu hal böyle devam etmez, behemehal günün birinde bir fırsattan istifade eder de ben de maksadına nail olurum.</p> <p>(p.12)</p>
---	---	--

Malgré quelques adaptations et coupures, les deux traductions sont, dans leur ensemble, assez proches du texte original. *La Porteuse de pain*, comme la plupart des autres romans-feuilletons de Montépin, contient un nombre étourdissant de personnages (qui souvent changent d'identité au cours du roman) et toute une série d'intrigues imbriquées les unes dans les autres pour tenir en haleine le lecteur pendant plusieurs mois. Certaines intrigues peuvent paraître totalement inutiles à l'intrigue principale et auraient pu être supprimées dans la traduction, sans que l'histoire perde de sa vraisemblance. Or, les traductions contiennent absolument toutes les étapes du roman et n'omettent aucun détail important, y compris dans les intrigues mineures. On ne parlera donc pas de versions raccourcies du roman de Montépin mais bien de traductions fidèles, tentant de rendre le sens et le style du texte français en utilisant des formulations propres à chacune des langues pour offrir un confort et une fluidité de lecture.

Dépeindre la France et les Français aux lecteurs karamanlis

La difficulté de la traduction d'une œuvre littéraire s'inscrit, non seulement dans la capacité à retranscrire l'histoire tout en conservant le style initial de l'auteur mais aussi dans la capacité de rendre compréhensible l'intrigue à un public peu familier du contexte général dans lequel elle s'inscrit. Si les lecteurs français connaissent le nom des avenues parisiennes et les éléments de culture locale, la situation est autre lorsqu'il est question des lecteurs karamanlis. Dans le cas de *La Porteuse de pain*, l'enjeu était donc de permettre au lecteur karamanli de comprendre mais surtout de pouvoir imaginer le cadre dans lequel se déroule l'histoire. La simple activité de « porteuse de pain », métier typiquement parisien, peut être difficile à traduire et par conséquent à concevoir¹⁸. Le travail à l'usine, la gastronomie française, le nom des personnages mais aussi des rues, ponts, avenues et quartiers de Paris sont tout autant de difficultés que le traducteur doit surmonter.

Si l'on se concentre sur la traduction karamanlie, on voit que, s'agissant des noms de personnages et de lieux, le traducteur les a adaptés de différentes manières: en les hellénisant, en les transcrivant phonétiquement ou en les translittérant. Par exemple, les prénoms dont il existe des équivalents grecs ont été hellénisés (Georges/Georgios; Étienne/Stefanos...) tandis que les noms de famille ont été transcrits phonétiquement (Tableau 2).

Tableau 2. Prénoms et noms des personnages en français et en karamanli.

Noms des personnages en français	Noms des personnages en karamanli
Jeanne Fortier	Ιωάννα Φορτιέ
Pierre Fortier	Πέτρος Φορτιέ
Georges	Γεώργιος
Jacques Garaud	Ιάκωβος Κάρο
Labroue	Λαβρού
Victoire	Βικτωρία
Vincent Ricoux	Βικέντιος Ρικού
Lucien	Λουκιανός
Etienne Castel	Στέφανος Καστέλ
Darier	Δαριέ
Paul Harmand	Πάυλος Αρμάν
Delaunay	Δελονέι
L'abbé Laugier	Παπάς Λοζιέ
Lucie	Λουκία

¹⁸ Le métier de porteuse de pain (un métier quasi-exclusivement féminin) ne fait son apparition dans les rues de Paris qu'à partir des années 1880. Xavier de Montépin utilise donc les innovations de la société contemporaine lorsqu'il met en scène, en 1884, une porteuse de pain. Voir Carlier (1949) : 27

Mary	Μαίρυ
Ovide Soliveau	Οβίδιος Σολιβό
Madame Dominique	Μαδάμ Δομνίκ

Les noms de lieux combinent traduction, transcription phonétique et translittération (Tableau 3). Ainsi, les termes comme « rue », « pont », « avenue » sont traduits (respectivement « sokak », « köprü », « cadde ») tandis que les noms des lieux sont majoritairement transcrits phonétiquement mais incluent quelques formes translittérées. Par exemple, le terme « saint », présent dans différents noms de lieux, est parfois transcrit phonétiquement ("Σεν Λαζάρ") parfois translittéré ("Σαιντ Ονορέ"). De même le nom de la ville d'Alfortville combine phonétique et translittération. Le "t" central muet en français apparaît en karamanli contrairement aux "-le" (tout aussi muet) qui terminent le mot en français mais n'apparaissent pas en karamanli, donnant au final l'étrange forme « Αλφορτβίλ ».

D'autres noms de lieux sont à la fois transcrits et traduits. La traduction apparaît seulement à la première occurrence. Ainsi, le nom de la petite cantine parisienne où se retrouvent les boulangers (« Au rendez-vous des Boulangers », lieu primordial dans l'intrigue du roman) est la première fois mentionné en karamanli (*Etmekçilerin toplandığı mahal*, p.487) sans que le nom français soit cité. En revanche, dans les pages suivantes, la traduction n'est plus utilisée et seul le nom français transcrit est présent. De même, l'Avenue des Champs Élysées (citée une seule fois dans tout le roman) apparaît sous sa forme transcrite, suivie d'une traduction entre parenthèses (*Cennet bahçesi*). Au contraire, certains noms de lieux comme l'Arc de Triomphe ou le Bois de Boulogne ne sont pas traduits. Pourtant les Champs Élysées étaient sans doute aussi célèbres que l'Arc de Triomphe et il semble que le choix de traduire ou pas ces noms soit le résultat de décisions ponctuelles plutôt que d'une volonté de systématisation.

Tableau 3. Noms des principaux lieux, selon l'ordre d'apparition

Noms de lieux en français	Noms de lieux en karamanli
Alfortville	Αλφορτβίλ
Le Havre	Χαβρ
Southampton	Σουτάμπτον
Courbevoie	Κουρπεβοά
Saint Lazare	Σεν Λαζάρ
Rue Murillo	Μουρίλλο Σοκάκ
Rue Saint-Honoré	Σαιντ Ονορέ σοκάκ
Rue de Castiglione	Καστιλιόν σοκάκ
«Au Rendez-vous des Boulangers»	Ετμεκτζιλερίν τοπλανδιγί Μαχάλ

	puis «Ρανδε βού δε Πουλανζέρ»
Esplanade des Invalides	Ενβαλίδ (τεκαουδλέρ) μεϊδανί (p. 1439)
Pont des Invalides	Ενβαλίδ κοπρουσί (p. 1439)
Arc de Triomphe	Αρκ δε Τριόμφ
Avenue du Bois de Boulogne	Βοά δε Βουλοϊν τζαδδεσί
Champs Élysées	Σσανζ Ελιζέ (Τζεννέτ παγδζεσί)

Un exotisme occidental

Le maintien fréquent des noms français peut s'expliquer par la volonté de donner à lire non pas un roman décontextualisé de son univers français ou recontextualisé dans un univers mieux connu des lecteurs mais bien un roman français, voire même parisien, offrant ainsi un peu d'exotisme occidental. Ainsi, au-delà des noms des personnages et des noms de lieux, d'autres mots ou expressions français ont été maintenus dans la traduction. Les plus communs, susceptibles d'être connus des lecteurs, ne sont pas expliqués tandis que ceux qui pourraient faire obstacle à la compréhension sont expliqués dans des notes de bas de page. (Tableaux 4 et 5)

Tableau 4. Termes français conservés dans la traduction karamanlie, sans définition

Maman	Βαλιδεδζιγίμ, Μαμά (Valideciğim, Mama)
Mademoiselle	Μαδμοαζέλ (Madmoazel)
Mamselle	Μαμζέλ (Mamzel)
Monsieur	Μουσσιού (mussiu)
Madame	Μαδάμ (madam)
Louis d'or	Λουιζλέρ (luizler)
Caissier	Κασσιέρ (kassier)
Adieu	Αδιό (adiö)
Concierge	Κονσιέρζ (konsierj)

Tableau 5. Termes français conservés et expliqués dans la traduction karamanlie

Matelotte	Ματελότ
Friture	Φριτούρ
Chartreuse	σαρτρόζ
Curaçao	κουρασάο
Cassis	κασσί
Anisette	ανιζέτ
Omelette	Ομελέτα
Jambon	Ζαμβόν

Les mots difficiles à comprendre sont suivis d'un astérisque ou d'un nombre menant à une note de bas de page. Il s'agit, pour la plupart, de noms issus de la cuisine traditionnelle et populaire française incluant plats et boissons (toutes alcoolisées). Ainsi, des termes comme « matelote »,

« friture », « chartreuse », « anisette » ou encore « jambon » sont tous définis en bas de page. Parfois la note est simplement explicative, dans d'autres cas, elle propose un équivalent anatolien pour donner une idée plus claire du produit. Dans ce contexte précis, le texte karamanli est beaucoup plus proche du texte original que la traduction ottomane. Cette dernière ne propose aucune explication en bas de page ou au sein du texte. Elle est aussi beaucoup plus épurée, voire dépouillée, d'un grand nombre des détails si typiquement français, en particulier en matière de gastronomie.

Exemple 1 : Page 996 de la traduction karamanlie

« E öyle ise, bir matelot(*), bir fritür(**), bir tavuk kızartması sebzevat, bir kaç nev meïve ve kafe »

(*) Şarap ile pişmiş balık

(**) Tavada yağ ile kızarmış balık.

Le traducteur karamanli a conservé l'ensemble des termes présents dans le texte français, malgré la difficulté que cela peut engendrer pour le lecteur. Cette difficulté est contournée grâce à des explications. Dans la version ottomane, le traducteur a tout simplement modifié le menu, proposant des œufs, de la viande, du poulet, des légumes et un dessert accompagné de fruits et d'un café ("*yumurta, et, tavuk, sebze, bir tatlı ile meyve ve kahve*", p. 414).

Exemple 2: Page 1010 de la traduction karamanlie

Şartröz (1), kurasao (2), kassi (3), anizet (4) ve buna benzer meşrubat.

(1) Fransade Grenobl şehrinin yanında Şartr köyünde 1084 senesi Agios Brunosdan münşa bir monastır olup, bu monastırın kaloyerosler Şartrö isimlendikleri gibi işbu icad itdikleri içki dahi şartröz isimlendi.

(2) Antilla cezirelerinde portakal kabıklarından maamül bir içkidir.

(3) Fişne rosölü [?] denilen içki

(4) Anason yağı ile maamül bir nev güzel kokulu rosöl [?].

Dans le texte ottoman, la liste de ces boissons alcoolisées n'est pas énoncée. Il est seulement question de la bouteille de chartreuse qui jouera un rôle central dans la scène suivante. Aucune explication n'est cependant donnée sur la célèbre liqueur fabriquée par les moines du massif alpin (p. 420)

Exemple 3: Page 1336 de la traduction karamanlie

Amandanın sofrasına bir omeleta (1) ve bir parça zambon (2) getirdiler.

(1) Anatolda kaıkana dedikleri taamdır

(2) Domuz etinin pasturması

Dans son annotation au sujet du repas qui est apporté à la table d'Amanda, Emmanouilidis définit cette fois l'omelette et le jambon en utilisant des plats anatoliens similaires (kaygana et pastırma) connus de tout lecteur karamanli. Dans le texte ottoman, le traducteur évite le problème puisque la phrase en question n'apparaît pas dans la traduction (p. 572).

Si les questions gastronomiques sont sans doute celles auxquelles les lecteurs karamanlis peuvent être le plus étrangers, les annotations ne s'y limitent cependant pas. D'autres termes ou expressions, aux consonances très françaises, sont conservés dans la traduction karamanlie mais nécessitent des explications du traducteur. Ainsi, le mot « mamselle » est défini en note de bas de page comme un synonyme de « donzelle », comme une manière moqueuse de s'adresser à une jeune femme que l'on n'estime pas. Or, si donzelle est effectivement un terme familier et moqueur, « mamselle » est simplement la transcription d'une prononciation populaire.

Exemple 4: Page 710 du texte karamanli

(*) Fransada halk endinde bir beğenmedikleri zat istihza itmeyi istediklerinde Mosyö yerine Siö ve nikahlı kariya Madam yerine Mam dedikleri gibi, bir kız dahi istihza itmeyi isterlerse Madmoazel demeyüp Mamzel ve yahot Demoazel demeyüp Donzel derler.

Par l'usage de cette forme populaire dans le texte karamanli, on ne peut que noter la proximité étonnante au texte original. Cette même proximité fera sourire dans un autre passage où l'expression « ma belle poulette » régulièrement utilisée par Ovide Soliveau est traduite par « Güzel Kekliğim » (« ma belle perdrix ») dans le texte karamanli alors qu'elle est remplacée par le terme « sevgilim » en ottoman, perdant ainsi son côté populaire et rendant le dialogue plus austère¹⁹.

Enfin, dans une dernière note à la fin du roman, les travaux forcés à perpétuité auxquels sont condamnés Jacques Garaud et Ovide Soliveau sont expliqués par Emmanouilidis comme une peine typiquement française, selon laquelle les meurtriers ne sont pas simplement emprisonnés mais condamnés à travailler tous les jours à la construction de ponts dans les montagnes ou à d'autres travaux pénibles, à manger une soupe de lentilles et du pain sec avant d'être enchaînés pour dormir dans des dortoirs. Si cette explication fait sourire

¹⁹ Voir par exemple p.1008 du texte karamanli et p.419 du texte ottoman.

par sa simplicité, elle a le mérite de rendre la fin du roman plus dramatique. Encore une fois, le texte ottoman ne donne aucune explication sur la peine à laquelle sont condamnés les deux malfrats.

Exemple 5: p. 1466 du texte karamanli

(*) Fransade katilleri haps itmeyüp dağlarda köprüler ve saİR işlerde cebran işledirler ve akşam kuru etmek ve mercimek çorbası yedikden sonra ellerini kelepçeleyüp koğuşlara ilka iderler.

Lecteurs français, lecteurs karamanlis : deux mondes autour d'un même roman

Lorsque Xavier de Montépin commence à publier les épisodes de *La Porteuse de Pain* dans le *Petit Journal*, sa réputation de romancier populaire n'est plus à faire, une réputation quelque peu schizophrénique, s'il en est, entre succès au sein des classes populaire et dédain des intellectuels et de la bourgeoisie. Dans le journal satirique *Touchatout*, le portrait qui est fait de lui dans la rubrique « Trombinoscope » du mois d'avril 1875 résume assez bien la situation de l'auteur sur la scène publique française

Montépin (Xavier Aymon de.), litt... non, écriv..., non auteur de...non.- Mais enfin quoi? ...- Eh ? bien : pacotilleur de lettres [qui], tout jeune, montra de grandes dispositions pour le métier de romancier-bousilleur (...) gagnant les cœurs des femmes de ménage et garde-malades de France. (...) Le jeune Xavier devina qu'un procédé littéraire qui s'étaie sur la bêtise humaine devait immanquablement mener à la fortune et il se voua au roman. [...] Si cet amuseur de vieilles concierges savait se contenter de ce rôle subalterne (de grossier styliste) nous consentirions encore à l'admirer à l'égal des restaurateurs à vingt-cinq sous qui gagnent de grosses rentes en empoisonnant leurs contemporains.²⁰

Malgré les critiques, en France, les romans de Montépin sont lus sous la forme de feuilletons dans les journaux, de fascicules hebdomadaires ou de livres bon marché, adaptés pour le théâtre, voire pour le cinéma, et connus de tous même si, souvent, on connaît les œuvres au point d'en oublier l'auteur²¹. Parmi ces romans, *La Porteuse de pain* fut le plus lu et le plus célèbre des romans populaires de la fin du XIX^e siècle. À partir d'entretiens menés au début des années 1980 avec des personnes nées avant 1900, Anne-Marie Thiesse a

²⁰ Portrait de Xavier Aymon de Montépin, dans le *Trombinoscope par Touchatout*, vol. 4, no 187, avril 1875.

²¹ Thiesse (2000) : 35.

décrit comment les romans populaires ont fait vibrer un public de plus en plus nombreux et surtout féminin, grâce aux nouveaux réseaux de diffusion, à la démocratisation de la presse mais aussi grâce à l'effort d'alphabétisation qui permit aux classes populaires, et en particulier aux femmes, d'accéder à la lecture. Pour beaucoup de Français et de Françaises, grâce aux journaux, la lecture devient un acte quotidien, en particulier dans les milieux urbanisés mais aussi ruraux grâce à l'abonnement postal. Beaucoup d'auteurs de romans populaires rencontrent alors leur public grâce à ces journaux. Le roman-feuilleton devient l'apanage du bas de page et est séparé du reste de la feuille par un *filet horizontal continu*, formant ainsi le « *rez-de-chaussée* » *romanesque, domaine par excellence de la lecture féminine*²². Au-delà des journaux, les lectures populaires sont essentiellement diffusées grâce à des modes de distribution similaire à celui de la presse. De courtes histoires étaient publiées dans des almanachs tandis que les romans étaient édités en petits fascicules et vendus selon une fréquence hebdomadaire ou bi-hebdomadaire sous la forme de « journaux-romans ».

Il est plus difficile de définir l'ampleur de la diffusion de ce type d'œuvre littéraire dans l'Empire ottoman. Néanmoins, si l'on se réfère au nombre de traductions, éditions et rééditions mais aussi aux listes de souscripteurs présentes à la fin de certains volumes, toute une série d'indices permettent de dire que les romans de Montépin, en particulier *La Porteuse de pain*, ont été largement traduits et lus. Qui plus est, ces indices ne permettent d'accéder qu'à une petite partie du lectorat puisqu'il faut prendre en compte les reventes, les prêts ou encore les lectures collectives à haute voix, qui sont tout autant de modes de diffusion d'une œuvre littéraire.

Contrairement à la première édition française de *La Porteuse de pain*, l'*Etmekçi Hatun* en karamanli n'a pas été diffusé sous la forme d'un roman-feuilleton²³. L'ensemble des volumes était vendu au prix global de 5 *mecidiye*. Les chrétiens turcophones d'Istanbul pouvaient se procurer ce roman dans certaines boutiques d'Istanbul tandis que les autres clients pouvaient passer commande et envoyer l'argent tel que cela est indiqué sur la dernière page du dernier volume:

Cet Etmekçi Hatun, tiré à 1500 exemplaires, est vendu au prix de 5 *mecidiye* et disponible auprès de Theodoros Ayan Kalfoglou, au Han Budurum. Les

²² Thiesse (2000) : 14.

²³ D'autres œuvres populaires occidentales ont été traduites et publiées en romans-feuilletons dans les journaux karamanlis. Parmi elles, par exemple *Çingane Kızı* (Xavier de Montépin, *Anatoli*, 1892-1894), ou encore *Prences Anzol* (Eugène Sue, *Anatoli*, 1891-1892).

commandes passées des provinces doivent être adressées à G. Partheniadis Efendi au Han Zindan. Ceux qui n'ont pas encore payé leur dette doivent envoyer l'argent au susdit efendi.²⁴

La publication de l'ensemble de ces six volumes a été financée par Emmanouilidis lui-même, mais aussi par les dons et avances payées par les intermédiaires et les souscripteurs. Un remerciement à la fin du troisième volume nomme un de ces acheteurs, Kosma Simeonoglou, un commerçant d'Adana, qui a ainsi avancé la somme de 45 exemplaires afin d'aider à financer le projet. Selon la liste de souscripteurs présentée à la fin du dernier volume, Simeonoglou est le principal souscripteur. D'autres, comme G. Partheniadis à Istanbul ou Ioannis Aga Toramanoglou à Adana, ont aussi acheté 30 exemplaires qu'ils revendaient ou distribuaient une fois le lot récupéré.

Une lecture populaire ?

En France, les romans de Montépin sont considérés par l'élite intellectuelle comme les représentants d'un genre populaire (qu'ils qualifient laborieusement de littérature), comme une littérature de consommation aux stéréotypes forcenés, à l'intrigue grotesque et mal ficelée, aux rebondissements dont les malices sont cousues de fil blanc et à la qualité littéraire moindre s'étalant sur des milliers de pages. Si le roman populaire n'est pas du goût des amateurs de belles-lettres de l'époque, il plaît au grand public, à ceux que Thiesse appelle les « lecteurs illettrés »²⁵. Par opposition, en bon « épicier en littérature »²⁶, Montépin, remporte un franc succès auprès des classes populaires françaises comme en témoigne le nombre extraordinaire de ses romans-feuilletons publiés et lus quotidiennement pendant parfois plus de dix mois. Entre dédain et engouement, les romans populaires de Montépin ne laissent pas indifférents. En France, où le roman est depuis longtemps un genre littéraire à part entière, la question est donc de savoir si le roman populaire avait une place légitime au sein de la Littérature ou n'était au contraire qu'une « *littérature de bas étage* »,

²⁴ « *İşbu Etmekçi hatun bin beş yüz sahifeden mürecceb (sic) olup Budurum Hanında Theodoros Ayan Kalfoglou yanında beş Mecidiye satılıyor. Taşradan sıparış Zindan Hanında G. Partheniadis efendinin isminin idilür. Bedelini borçlu olanlar mümaileih efendiye göndersinler.* » (tome 6, p. 1486).

²⁵ Thiesse (2000) : 10 et suivantes.

²⁶ La comparaison des romanciers populaires avec les "épiciers du coin" est fréquemment utilisée par les critiques littéraires. Par exemple, on la trouve régulièrement sous la plume de différents critiques dans la *Romans-revue: guide de lectures*, une revue publiée mensuellement entre 1908 et 1925 et qui entendait énoncer les principes de la lecture chrétienne.

une paralittérature²⁷, « une consommation courante de la part du public, comme la consommation de l'huile et des pommes de terre », d'après les termes d'Emile Zola²⁸.

Dans l'Empire ottoman, et plus précisément dans les littératures en langues turques, le genre du roman n'en est qu'à ses balbutiements. Cette absence de tradition romanesque dans la production littéraire turcophone est en effet une différence de taille par rapport à la littérature francophone de la même époque. Les chrétiens orthodoxes turcophones sont même des précurseurs puisque l'œuvre d'Evangelinos Misailidis *Temaşa-i Dünya ve Cefakar ü Cefakeş* publiée en quatre volumes entre 1871 et 1872 (soit moins de quinze ans avant la parution de l'*Etmekçi Hatun*) est considérée comme étant le premier roman turc, bien qu'il s'agisse de l'adaptation d'un texte en langue grecque²⁹.

Lorsque Xavier de Montépin commence à être traduit en turc, la culture du roman n'est donc pas encore enracinée. On traduit surtout des romans populaires de Montépin, Dumas, Sue mais aussi de grands auteurs comme Zola, Hugo, Lamartine et Chateaubriand ou encore quelques classiques de la littérature européenne des XVII^e et XVIII^e siècles (Fénelon, Prévost ou Defoe). Cependant, il semble bien que la littérature populaire soit plus au goût de ce nouveau lectorat si l'on en croit le nombre de traductions et de rééditions des romans populaires au cours du siècle. En la matière, Montépin est le principal auteur, avec 95 ouvrages publiés en langues turques, suivi d'Alexandre Dumas (43 publications), Jules Verne (34) et Eugène Sue (32) tandis que Victor Hugo, Émile Zola ou encore Alphonse de Lamartine n'ont que 6 à 8 publications en turc³⁰. Cette différence s'explique par la production frénétique des auteurs populaires qui, en toute logique, multiplie le nombre de textes traduisibles mais aussi et surtout par un évident succès sans doute dû à la simplicité de leurs textes, plus abordables que les textes littéraires d'un Zola, d'un Chateaubriant ou d'un Lamartine. Les romans populaires ont à leur avantage d'être faciles à lire, de proposer des intrigues peu complexes et d'être ainsi accessibles au plus grand nombre. Cette simplicité est maintenue à travers l'acte de traduction et prend toute sa signification quand on rappelle que le processus d'alphabétisation dans l'Empire ottoman est en cours au XIX^e siècle, en particulier au sein des populations chrétiennes.

²⁷ Boyer (2008).

²⁸ Zola, « Les romanciers contemporains en France » in *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*, 22 décembre 1878.

²⁹ Strauss (2003): 39.

³⁰ Sur la place des traductions dans la littérature turque, voir Cebe (2009) : 247. Parmi les 30 auteurs les plus traduits en langues turques au XIX^e siècle, Montépin arrive en tête et représente environ 12% des œuvres européennes traduites en turc à cette époque.

Dans le contexte français, Thiesse note que « la lecture a pris place dans la vie populaire mais sans qu'il lui soit reconnu de place spécifique [...] Lorsque les membres des classes populaires parlent d'eux-mêmes, ils oublient généralement de mentionner la lecture »³¹. Même s'ils pratiquent la lecture quotidiennement, ils nient être des lecteurs. La lecture continue d'être considérée comme un acte sérieux, lié au mode de vie bourgeois et aux élites intellectuelles, « elle n'est pas un attribut des classes populaires »³². Le roman populaire inclut dans sa définition le public auquel il s'adresse, un public qui ne se considère pas comme lecteur. Au sein de cette « classe populaire », un certain nombre de distinctions est possible, en particulier entre des classes populaires urbaines, issues en grande partie de la révolution industrielle, et des populations vivant en milieu rural. Les classes populaires urbaines lisent ordinairement les romans-feuilletons ou les fascicules à collectionner tandis que les populations rurales préfèrent souvent les almanachs contenant des rubriques et histoires plus ponctuelles, ne nécessitant pas l'achat suivi d'une série d'exemplaires³³.

Il semble possible de transposer et d'adapter cette analyse dans le contexte karamanli car on trouve les mêmes formats d'édition (journaux, almanachs, revues, livres...) dans la littérature turcophone et les mêmes distinctions entre élites intellectuelles et classes populaires urbaines et rurales. De plus, disposant, dans le contexte karamanli, des témoignages de chrétiens turcophones, la similarité des sources permet de compléter la comparaison³⁴. L'acte de lecture n'est pas inexistant dans ces témoignages, mais il se limite aux lectures presque exclusivement liées à la pratique religieuse et à la scolarisation³⁵. Au sein des communautés rurales, par exemple, les livres religieux ainsi que les manuels scolaires sont souvent les seuls textes mentionnés. Les romans et autres lectures de divertissement n'étant cités qu'extrêmement rarement. La plupart du temps, comme dans les témoignages français, la lecture, en tant qu'acte divertissant, en dehors du contexte religieux ou scolaire, n'est décrite que par quelques lecteurs chevronnés, par ceux que l'on peut décrire comme membres de la bourgeoisie et de l'élite intellectuelle.

³¹ Thiesse (2000) : 30.

³² Thiesse (2000) : 32-34. Par opposition, la lecture est un sujet récurrent dans les mémoires d'intellectuels qui la présentent souvent comme un acte central de leur quotidien, dès leur plus jeune âge.

³³ Thiesse (2000) : 21.

³⁴ Ces témoignages sont disponibles aux Archives de la tradition orale du Centre d'Études d'Asie mineure à Athènes.

³⁵ Les questions-types posées par les collaborateurs du Centre d'Études d'Asie mineure n'intégraient pas l'acte de lecture qui, quand il est mentionné, apparaît au détour de la conversation.

La liste des souscripteurs (p.1471-1481) de l'*Etmekçi Hatun* permet d'avoir quelques informations supplémentaires, en particulier au sujet des lieux de vie (et d'origine pour ceux qui vivent à Istanbul) des premiers acheteurs. Le premier groupe, le plus nombreux, correspond aux habitants d'Istanbul, majoritairement originaires de Cappadoce. Nombreux sont aussi ceux qui vivent à Alexandrie et à Samsun et, dans une moindre mesure, à Smyrne, Brousse, Bafra, Adana ou encore dans les îles de Chios, Lesbos, ou Rhodes. Les commandes peuvent être internationales puisque deux souscripteurs vivent à Athènes, deux à Paris et un à Marseille. La liste ne comprend que des noms d'hommes vivant en milieu urbain bien qu'il faille garder à l'esprit que les catégories selon lesquelles sont classées les souscripteurs portent des noms de villes qui peuvent tout aussi bien qualifier un espace géographique plus large incluant l'arrière-pays rural.

Très peu de noms sont suivis de précisions quant au statut social ou professionnel du souscripteur. Ceux dont la profession est mentionnée ont nécessairement fait des études supérieures puisqu'ils sont métropolitains, avocats, médecins, pharmaciens, traducteurs consulaires, préfets, présidents de chambre de commerce... Il est donc possible de les assimiler à un lectorat bourgeois. Pour les autres, l'absence de précision pourrait être due à un manque de place ou de temps mais semble plutôt signifier qu'ils appartiennent à des groupes socioprofessionnels inférieurs, que l'on appellera les classes populaires (petits commerçants et artisans, employés...). Une prosopographie des souscripteurs permettrait de répondre plus nettement. Enfin, certains noms ont des statuts particuliers dans cette liste, puisqu'ils sont cités en tant qu'intermédiaires plutôt que comme acheteurs. Dans ce cas, le nom est précédé d'une formule comme *mümaileih efendilerin vasıtası ile/gâireti ile* (« par l'intermédiaire de »/ « grâce à l'aide de »). Par conséquent, cette liste permet de mieux comprendre les premiers modes de diffusion du roman. Cependant, elle ne fournit pas assez d'éléments pour en déduire un tableau précis du lectorat de l'*Etmekçi Hatun*, car il faut prendre en compte le fait que les listes de souscripteurs ne contiennent pas l'ensemble des acheteurs mais seulement ceux qui ont commandé l'ouvrage avant sa parution, assez tôt pour pouvoir être ajoutés au manuscrit. Néanmoins, *La Porteuse de pain*, comme les autres romans de Montépin populaires en France, semble toucher un plus large public au sein du lectorat karamanli, incluant des familles bourgeoises et lettrées³⁶.

Une lecture féminine ?

³⁶ Il en est de même pour les autres milieux lettrés ottomans. Voir Strauss (1994): 128.

Les études sur le roman populaire en France montrent que le lectorat d'auteurs comme Xavier de Montépin était principalement féminin³⁷. Ses romans mettent presque exclusivement en scènes des héroïnes de milieux sociaux populaires et/ou défavorisés (des ouvrières, paysannes, servantes, gitanes, orphelines). Jeanne Fortier en est l'exemple parfait puisqu'elle est la veuve d'un ouvrier, travaille tout d'abord comme concierge dans l'usine où est mort son mari puis s'enfuit et perd le peu qu'elle avait avant d'être arrêtée, emprisonnée, enfermée dans un asile puis de s'enfuir et de devenir la porteuse de pain, personnage populaire parisien par excellence. En France, c'est certes l'homme qui se procure en kiosque le journal ou qui pratique l'abonnement postal, mais il se contente souvent de lire les rubriques politiques, économiques ou encore les faits-divers, et c'est la femme et/ou les jeunes filles de la famille qui s'approprient ensuite le journal en lisant l'épisode du roman-feuilleton situé au « rez-de-chaussée du feuillet » et en le découpant quotidiennement pour finalement en faire un véritable livre relié. En revanche, l'achat de romans au format livre est moins déterminé par le genre sexuel. Les femmes et les jeunes filles achètent souvent elles-mêmes les romans dans les kiosques ou les gares même si, dans les classes populaires, la lecture féminine reste souvent mal considérée³⁸. Ainsi *La Porteuse de pain*, au même titre que l'ensemble des romans de Montépin, qu'ils soient publiés en feuilletons ou en volumes reliés, était une lecture féminine que les hommes dépréciaient³⁹.

Il est difficile de dire si, dans l'Empire ottoman et en particulier au sein du lectorat karamanli, l'*Etmekçi Hatun* était une lecture plutôt féminine. La liste de souscripteurs ne contient aucun nom de femme. L'achat (ou la commande) de livres, au même titre que l'achat de journaux, est donc une affaire d'hommes. Cela ne signifie néanmoins pas qu'il en est de même pour la lecture car acheteur (ou souscripteur) n'est pas synonyme de lecteur. Après l'achat, le roman peut être lu par différentes personnes, à commencer par les membres de la famille et les amis. De plus, les communautés chrétiennes turcophones urbaines mais aussi rurales pouvaient avoir accès à des bibliothèques locales et le rôle de ces bibliothèques dans la diffusion des œuvres littéraires ne doit pas être négligé. Pourtant, les témoignages mentionnant la lecture de romans sont

³⁷ Le roman populaire n'est pas en soi une lecture qui s'adresse spécialement aux femmes mais, selon les thématiques abordées, le lectorat pouvait être plus masculin ou plus féminin. Ainsi, des romans populaires comme ceux d'Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo*...) étaient plus souvent des lectures masculines tandis que les romans mettant en scènes des héroïnes (comme c'est le cas de tous les romans de Xavier de Montépin) faisaient le « bonheur des dames ».

³⁸ Thiesse (2000) : 18-19, 40-42.

³⁹ L'expression du dédain ne signifie pas forcément que les hommes ne lisaient pas ces romans. Plusieurs témoins masculins finissent par admettre avoir lu *La Porteuse de Pain* alors qu'ils affirmaient plus tôt qu'il s'agissait de romans d'amour destinés aux femmes.

rares et généralement masculins. Le processus d'alphabétisation des chrétiennes orthodoxes turcophones, plus limité que celui des hommes et plus tardif qu'en France, a pu être un frein à l'appropriation des romans populaires par ce public féminin mais l'illettrisme n'est cependant pas forcément synonyme d'absence de lecture. Facilité par la simplicité des intrigues et de la langue, la lecture à haute voix, en famille ou entre amis, pouvait être une forme de diffusion d'une littérature se transmettant de l'écrit à l'oral. Ainsi, si les chants, poèmes, légendes et histoires traditionnels continuent à être transmis oralement des générations plus âgées aux plus jeunes avant d'être éventuellement couchés sur le papier, la littérature contemporaine, et en particulier les œuvres occidentales traduites, fait le chemin inverse. Le roman populaire, par sa simplicité, permet de conserver l'oralité comme mode de transmission des jeunes générations alphabétisées aux générations plus âgées.

Un témoignage, celui de Ioannis Tsourkoutsis, résume bien ce double phénomène et la place de l'oralité dans la diffusion :

Ma grand-mère [...], née en 1830, [...] savait raconter les histoires avec beaucoup d'humour, elle connaissait une grande variété d'histoires qu'elle avait apprises en écoutant avec attention les lectures religieuses, les livres d'histoire et les romans. [...] Souvent, elle me demandait de lire pour elle des livres en karamanli ou de lui traduire différentes histoires à partir de livres en grec.⁴⁰

Au-delà d'une division par genre, il s'agit plutôt ici d'une séparation générationnelle, séparation qui ne signifie pas cloisonnement puisque la transmission continue entre les générations, utilisant l'oralité dans un sens comme dans l'autre.

Si l'on se réfère au sujet de roman, on peut néanmoins supposer que l'*Etmekçi Hatun* plaisait, comme en France, aux femmes et jeunes filles plutôt qu'aux hommes. Néanmoins, les possibilités offertes au public orthodoxe turcophone étant plus limitées que la vaste palette littéraire disponible pour le public français, on peut supposer que le lectorat des romans publiés en karamanli était plus hétérogène que le lectorat français⁴¹. Cela expliquerait pourquoi, contrairement au public français, au sein du lectorat orthodoxe turcophone, hommes et femmes se plaisaient à lire des romans comme *Le Comte de Monte-Cristo* ou *La Porteuse de Pain* sans se poser la question de

⁴⁰ Petropoulou (2007) : 104.

⁴¹ Plus largement, le lectorat de la littérature populaire traduite au sein de l'Empire ottoman, qu'il soit masculin ou féminin, était friand de romans à intrigues comme ceux de Montépin. Le sultan Abdülhamid II lui-même était un lecteur régulier de ces romans. Voir Strauss (1994) : 127, 146.

savoir s'il s'agissait là plutôt de lectures masculines ou féminines⁴². Les rares témoignages mentionnant l'acte de lecture permettent d'aller dans ce sens. Un témoin précise en effet avoir lu *La Porteuse de pain* et *Le Comte de Monte-Cristo* avec grand plaisir et d'avoir pris exemple sur les héros de ces romans⁴³. Que le personnage principal soit un homme ou une femme ou qu'il s'agisse d'aventures de cape et d'épée ou d'histoires d'amour ne semble pas déranger. Les romans et nouvelles, mettant en scène des personnages populaires dans leur vie quotidienne, étaient considérés comme de vrais éléments d'instruction et d'apprentissage moral, comme des manuels de bonne conduite⁴⁴. Jeanne Fortier et les autres étaient l'exemple à suivre et symbolisaient la droiture morale et la piété religieuse (qu'elle soit catholique ou orthodoxe) qui finissent toujours par triompher du mal malgré un parcours semé d'embûches.

Du « roman populaire » pour les Françaises au « roman moralisateur » pour les Karamanli(e)s

D'après la préface et les remerciements présents dans l'édition karamanlie, Emmanouilidis a voulu, en offrant *en cadeau précieux (bir kıymetli hediye gibi)* cette traduction karamanlie aux habitants d'Anatolie (*Anadolu ehalişi*) pour leur permettre de lire, comme des millions de Français (« *Fransızlar gibi (...) milyonlarca sarf olmakda olduğu gibi* ») ce roman « *d'un des plus célèbres auteurs de Paris, Xavier de Montépin* » (« *Parisin en meşhur Roman müelliflerinden* »)⁴⁵. En mettant en avant le succès du roman en France, le traducteur espère sans doute solliciter l'intérêt du public karamanli. La préface présente la lecture de cette œuvre, non pas comme un simple divertissement mais comme une nécessité. L'accent est dès le début mis sur l'aspect moral: d'un côté, des innocents payant pour des crimes qu'ils n'ont pas commis, de l'autre, des coupables toujours en liberté se complaisant dans l'oisiveté et le plaisir⁴⁶. L'héroïne, Jeanne Fortier, malgré la pauvreté et la misère dans

⁴² Thiesse montre en effet qu'en France le public masculin ne s'intéressait guère aux « romans d'amour » ayant pour personnage principal une femme, ou du moins, rares sont les hommes interrogés à admettre avoir lu ce type de romans. Lire les romans populaires mettant en scène une héroïne était en quelque sorte jugé comme une pratique inconvenante pour les hommes. Voir Thiesse (2000) : 15, 40.

⁴³ Petropoulou (2007) : 103.

⁴⁴ Les préfaces ou postfaces des éditions karamanlies des différents romans de Montépin mettent régulièrement en avant le caractère instructif de ces textes. L'héroïne est présentée comme l'exemple à suivre. Dès lors, les romans de Montépin sont présentés comme des manuels de bonne conduite plutôt que comme de simples divertissements.

⁴⁵ *Mukaddeme* p. 5 et *Teşekkürname*, p. 764.

⁴⁶ « *Defalar bikusur ve bigünâh kimseler türlü belaya duçar olup, iğfal kabul iden adalet insaniyeden ağır cezalere giriftar olurlar ve berî taraftan cürmin faili asılı olan melun*

laquelle elle se trouve (*zevalli, dul ve genç hatuncağız*), est immédiatement présentée comme une femme courageuse, juste, aimant ses enfants et prête à tout pour les retrouver et faire éclater au grand jour justice et vérité.

Dans la réflexion qui suit la fin du roman, la volonté moralisatrice est reprise de plus belle. Le roman se termine par la phrase « *Il y a une justice au ciel* », traduite par Emmanouilidis (« *Gök yüzünde bir Allah var ve bu Allah hakkıdır ?* ») et reprise pour introduire la réflexion écrite par Emmanouilidis lui-même⁴⁷. Le traducteur se fait alors auteur et introduit en guise de conclusion quelques observations critiques au sujet de ses compatriotes anatoliens trop portés sur l'enrichissement matériel⁴⁸. Emmanouilidis reprend les thèmes principaux du roman pour les expliquer et les interpréter selon une morale chrétienne⁴⁹. Ainsi, la justice divine mentionnée par Montépin dans sa phrase finale est mise en parallèle par Emmanouilidis avec une prétendue justice terrestre matérialiste: « *Sur terre aussi se trouve un Dieu mais ce Dieu est injuste et s'appelle l'Argent. C'est le Dieu qui détruit et fait périr tout le monde* »⁵⁰. Puis, Emmanouilidis marque une distance avec l'auteur français qu'il présente comme un « *catholique, aimé de catholiques* » et s'énonce lui-même comme un « *Anatolien, aimé des Anatoliens* ». Il propose ainsi de conclure le roman par une réflexion plus pertinente pour les Anatoliens, portant sur les maux liés à la quête incessante d'argent (*Bizim Anatol dünyasının Allahı « cansız sikke » olup / Le Dieu de notre monde anatolien est « l'argent sans âme »*).

Emmanouilidis peut ainsi relier l'exemple de la porteuse de pain parisienne à ses compatriotes en leur apportant les clés de la morale, au cas où ces derniers ne l'auraient pas comprise d'eux-mêmes. Ce dernier aspect nous incite à dire que nous passons d'un roman français populaire (par définition moral) à un roman karamanli moralisateur s'adressant non plus seulement aux classes populaires mais aussi à la bourgeoisie. Le texte de Montépin, dans sa version originale, est déjà un roman moral ou social: il montre l'exemple, fait triompher le bien (pieux, chaste et pauvre) sur le mal (diabolique, corrompu et riche); la moralité de l'histoire apparaît tout au long du roman mais elle reste sous-jacente et n'est jamais exprimée par l'auteur qui apparaît à peine

zatler ise keîfi ma yeşa indennas i'tibar ve riayet ile zefk-ü sefa içinde perverde olurlar !! » (Mukaddeme, t. 1, p. 5)

⁴⁷ Littéralement, la traduction karamanlie signifie « Il y a un Dieu au ciel et ce Dieu est justice » (t.6, p.1467 et 1469).

⁴⁸ *Mulahazat*, t. 6, p. 1469-1472.

⁴⁹ Strauss (2010) : 183.

⁵⁰ « *Yer yüzünde de bir Allah var lâkin bu Allah nahaktır, bu da Para ismi ile herkesin beyad (sic) ve secde itdiği Allah dır* » (t. 6, p. 1469)

sous la forme d'un narrateur quasi-inexistant. Le lecteur français doit donc faire l'effort de comprendre la morale de l'histoire (même s'il convient d'admettre que l'effort est moindre). Dans la version karamanlie, la morale est explicitée par Emmanouilidis. Ce dernier est traducteur-éditeur du roman mais il finit par se poser en narrateur, dans cette réflexion finale puisqu'il rend plus intelligible, commente et développe la morale du roman, en l'adaptant pour faciliter la compréhension de ses lecteurs. Dès lors, avec l'ajout de cette postface, sorte de conclusion d'un nouveau narrateur n'apparaissant qu'après la fin du roman, l'édition karamanlie a transformé *La Porteuse de pain* en roman moralisateur.

Conclusion

La fidélité de la traduction d'Emmanouilidis pourrait faire penser que ce dernier a exécuté sa traduction à partir du texte français, mais certains termes d'origine grecque laissent imaginer qu'il a pris pour base la traduction grecque parue plus tôt, sous la forme d'un roman feuilleton publié dans le journal grec *Konstantinoupolis* quasiment simultanément avec la version française. On trouve ainsi dans les exemples que nous avons cités plus haut et dans quelques autres passages du texte, des mots grecs comme « kalimera », « kalogeros », « kalograia », « ekklesia » ou encore « nomos ». Cependant, de la même manière, les mots français sont nombreux à avoir été conservés dans le texte karamanli. Ainsi, de même que l'on trouve « kalimera » pour dire bonjour (p.462), on trouve aussi la forme transcrite « Bonzur Mösyö Avukat » (p.440). Sans le texte grec, il est difficile d'affirmer qu'Emmanouilidis a traduit le roman de Montépin à partir de la traduction grecque facilement accessible à Istanbul. Cela signifierait que la traduction grecque est elle-même particulièrement fidèle au texte original en français, en particulier dans le choix des termes et expressions qui rendent au mieux l'atmosphère populaire et parisienne dont le roman est tant imprégné. Cela expliquerait pourquoi la version karamanlie contient autant de mots et expressions en français transcrits ou translittérés en caractères grecs et parfois expliqués en notes de bas de page. Cependant il est fort plausible qu'Emmanouilidis, ayant quelques notions de français, ait aussi eu accès à la version française qui devait être diffusée dans les milieux francophones de la capitale impériale⁵¹. Il sera difficile de se prononcer ici de manière définitive. La comparaison des versions karamanlie et ottomane a permis de mettre en évidence les points communs et différences que l'on trouve entre deux traductions turques dans deux alphabets différents.

⁵¹ Strauss, (1994): 147.

Dans le cas de la traduction en ottoman, il paraît plus plausible qu'Ahmed Ihsan, ayant déjà traduit plusieurs textes français en ottoman, ait utilisé le texte original. Si le texte ottoman paraît, par certains aspects, plus proche du texte français, la traduction karamanlie a, quant à elle, su garder un certain exotisme français et a ainsi permis aux lecteurs karamanlis de profiter de l'univers parisien mais aussi des qualités propres au style populaire des romans de Xavier de Montépin.



Δε 'Ηλλας 'Εμμανουηλίδης



BIBLIOGRAPHIE

Montépin Xavier de (1886). *Ekmekci Hatun*, trad. Hovhannes Tolayan, 5 vols., Istanbul.

Montépin Xavier de (1306/1889), *Etmekci Kadın*, trad. Ahmed İhsan, Istanbul, 3 vols.

Özege M. Seyfettin (1971). *Eski harflerle basılmış Türkçe eserler kataloğu*, Istanbul, Fatih.

Petropoulou (Ioanna) (2007). «From West to East: The Translation Bridge», in Anna Frangoudaki-Çağlar Keyder (éds), *Ways to Modernity in Greece and Turkey: Encounters with Europe, 1850 -1950*, Londres, I.B. Tauris: 91-111.

Stepanyan Hasmik (2005), *Ermeni Harfli Türkçe Kitaplar Bibliyografisi: 1727-1968*, Istanbul, Turkuaz.

Strauss Johann (1994). « Romanlar, ah! Ô romanlar! Les débuts de la lecture moderne dans l'Empire ottoman (1850-1900) », *Turcica* 26: 125-163.

Strauss Johann (2003). « Who Read What in the Ottoman Empire (19th-20th centuries)? », in *Middle Eastern Literatures: incorporating Edebiyat*, vol. 6, n° 1: 39-76.

Strauss Johann (2010). « Is Karamanli Literature part of a 'Christian-Turkish (Turco-Christian) Literature'? », in E. BALTA-M. KAPPLER, *Cries and Whispers in Karamanlidika Books*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag: 153-200.

Thiesse Anne-Marie (1985). « Les infortunes littéraires. Carrières des romanciers populaires à la Belle Époque », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, n° 1: 31-46.

Thiesse Anne-Marie (2000) *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Seuil.

Zola Émile (22 décembre 1878). « Les romanciers contemporains en France » in *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*.